

épôt tout entier qui fait entendre ses plaintes au nom de la foi menacée et qui proteste en faveur des droits des familles et de la liberté de conscience.

L'extrait frappant que nous publions, tiré d'un écrit trop peu connu, prouve doublement cette vérité; il la prouve et par le témoignage et par la signature de son vénérable auteur.

" On se tromperait étrangement si on regardait le silence et la conduite réservée de la plupart des évêques comme un témoignage approbateur de l'enseignement universitaire; les réclamations faites au moment de la présentation du projet de loi sur la liberté d'enseignement ont suffisamment manifesté que l'évêque français n'approuve ni le monopole exercé par l'Université, ni l'éducation qu'elle donne à la jeunesse. Ceux qui se taisent gémissent en secret et suivent cette ligne de conduite, ou parce qu'ils espèrent que la loi promise leur fournira bientôt les moyens de remédier au mal ou parce qu'ils prévoient que des démarches seraient inutiles; ceux qui parlent ne le font que lorsque le mal arrive au point où un évêque ne peut plus garder le silence sans trahir ses devoirs et se rendre prévaricateur.....

" L'Université admet dans son sein des hommes appartenant à toutes les croyances; toutes les sectes hérétiques, tous les systèmes philosophiques condamnés par l'église catholique peuvent dès lors avoir des représentants et des organes dans les écoles publiques. Qui ne voit combien est dangereux, pour la foi des élèves, ce contact avec des maîtres non orthodoxes? N'est-il pas dès lors évident qu'on ne peut, sans souffrir aux pieds la constitution qui garantit à tous les citoyens la liberté de conscience, forcer les catholiques à envoyer leurs enfants dans les écoles où leur foi serait ainsi exposée? Ne serait-ce pas, en effet, les contraindre à placer ces enfants dans une position réprobée par la loi de Dieu, qui commande de fuir le péril, et même d'éviter les hérétiques dans les cas surtout où les rapports avec eux présentent des dangers?

" L'Ecole normale, établie à Paris pour être la pépinière de l'Université, peut offrir des garanties sous le rapport scientifique et littéraire, mais elle n'en présente aucun sous le rapport moral et religieux. Non seulement les élèves de cette école ne reçoivent aucune direction religieuse, mais encore dans plusieurs des cours qu'ils suivent, soit à la faculté des lettres, soit au Collège-de-France, soit dans l'intérieur de l'école, ils reçoivent un enseignement non orthodoxe et anti-chrétien...

" Par suite d'une malheureuse impulsion, donnée par quelques hommes influents, l'enseignement historique a généralement pris une fausse direction dans l'Université; à force d'entendre nier la vérité, ou au moins le surnaturalisme des faits sur lesquels est appuyé le christianisme, les élèves s'habituent à le considérer comme une institution purement humaine, à le mettre sur la même ligne que les fausses religions, et à attribuer à l'illusion ou à la supercherie les enseignements du sacerdoce sur la révélation.

" La philosophie a reçu aussi, dès l'origine, dans l'Université, une direction non nuancée opposée au christianisme et non moins dangereuse. Indépendamment de la tendance au panthéisme qu'on lui a reproché avec tant de fondement, n'est-il pas certain que, dans la pensée de ceux qui ont donné l'élan à cette science, et qui ont formé la plupart des professeurs qui l'enseignent actuellement dans les collèges, elle doit avoir la portée d'une religion, qu'elle est même d'un ordre supérieur, et qu'elle est appelée à remplacer la religion chrétienne dans un avenir peu éloigné? Selon eux, la religion est une invention de l'imagination; c'est la forme que revêt la vérité chez les peuples enfants; la philosophie, au contraire, est une démonstration de la raison, c'est la forme dernière de la vérité, celle qui convient aux peuples développés. La conséquence de ces prétentions superbes, c'est que le christianisme n'a pas une origine plus divine que toutes les autres religions qui ont paru sur la terre, c'est qu'il n'est pas la religion exclusivement vraie qui doit subsister jusqu'à la consommation des siècles, c'est enfin qu'il est inférieur à la philosophie, à laquelle il doit bientôt céder la place. L'effet d'un pareil enseignement est évidemment de saper dans l'esprit des élèves les bases du christianisme, et de substituer à la foi l'incuriosité, ou au moins le doute. Aussi les prêtres et les parents catholiques ont souvent la douleur d'entendre des jeunes gens avouer que pendant leur cours de philosophie, ils ont senti leur foi s'éteindre, s'éclipser ou au moins chanceler, et la présence de pareils faits, est-il étonnant que les évêques et les pères de familles soient effrayés et nayrés de douleur? Peuvent-ils voir avec indifférence et impassibilité l'élite de la jeunesse française contrainte de recevoir un enseignement condamné par la religion et subversif de la foi?

" Ceux des professeurs qui n'arborent pas le drapeau de l'incuriosité, ou ne parlent pas de religion, ou n'en parlent qu'avec ironie et de manière à produire contre elle une impression farouche.

" On croit même pouvoir aller jusqu'à dire que l'Université, avec sa constitution actuelle, est dans l'impuissance de donner à la jeunesse une éducation morale et chrétienne.

" L'aumônier, qui seul s'applique à donner aux enfants l'éducation morale et religieuse, n'a pas assez de rapports avec eux pour pouvoir les former à la vie chrétienne et leur en faire contracter les habitudes; et son action, qui est isolée, est presque entièrement paralysée par les doctrines ou les exemples des maîtres, par les préventions répandues contre lui, et par les obstacles continuellement apportés à l'exercice de son ministère par les règlements ou par le mauvais vouloir du proviseur ou principal. Sous un tel régime, l'éducation ne peut évidemment être que mauvaise, nulle ou incomplète.

" Les mauvais livres sont encore un grand obstacle au bien, et la sous:

de beaucoup de mal dans l'Université. Il est certain qu'un grand nombre d'ouvrages hostiles à la religion catholique ont été placés dans les bibliothèques de collèges, mis entre les mains des élèves et donnés en prix. La lecture de tels ouvrages présente des dangers pour tous les âges et surtout pour la jeunesse; mais le danger n'est-il pas augmenté par l'approbation expresse ou tacite donnée à ces livres par les chefs de l'instruction publique? Les élèves, en effet, confiants dans le témoignage de leurs maîtres, doivent les lire sans résistance, et ils peuvent être infectés du poison avant d'avoir entrevu le péril.

" L'état moral des écoles de l'Université est en rapport avec les éléments que l'on vient de signaler. Leurs élèves, en général, loin de donner des marques d'une foi vive, d'une piété tendre, d'une vertu solide et d'un sincère attachement à la religion catholique, n'offrent souvent que des indices non équivoques d'une profonde indifférence religieuse, et quelquefois laissant entrevoir des germes de doute et d'incuriosité...

" Si le gouvernement veut arrêter le mal et empêcher que la responsabilité ne retombe sur lui, il doit se hâter d'appliquer les remèdes qui se réduisent à deux principaux: 1° substituer au monopole, condamné par la Charte, une sage liberté qui fournit aux catholiques le moyen de propager les doctrines salutaires et conservatrices, et les laisse jouir du droit de procurer à leurs enfants une éducation chrétienne; 2° et améliorer les écoles publiques en empêchant d'y enseigner l'erreur, en préparant des professeurs religieux, en réformant de concert avec les évêques, les règlements actuels dans la partie relative à la religion, et en tenant ensuite la main à leur exécution.

" Tout ce que je viens de dire est l'expression de ma conviction profonde et réfléchie. Loin d'avoir exagéré l'état des choses, je l'ai plutôt assabli. Mon témoignage ne doit pas être suspect, car, jusqu'à ce jour, je n'ai pas refusé mon concours aux établissements universitaires situés dans mon diocèse, et aujourd'hui mon langage n'est pas celui d'un homme passionné. Le caractère sacré dont je suis revêtu, mon grand âge, mes cheveux blancs et ma santé affaiblie, qui me rendent présente la pensée de la mort et du jugement de Dieu, m'ont fait un devoir de parler avec vérité, avec modération et avec charité. Oui, c'est la main sur la conscience et en présence de l'éternité, que je me résume en disant: L'éducation donnée dans la plupart des écoles de l'Université est très mauvaise; cette éducation, au lieu de corriger, dans les générations nouvelles, les vices de la nature humaine, communs à toutes les époques et particuliers à la nôtre, les entraîne et les développent; et si cet état de choses est conservé, il ne peut manquer de produire, dans un avenir peu éloigné, des maux incalculables pour la religion et la société: *Et nunc... intelligite; eruditimi qui iudicatis terram.* (Psaïm. 2.)

" + PROSPER, évêque de Limoges.

— Mgr. l'évêque de Châlons écrit la lettre suivante au rédacteur de l'Univers :

Châlons, 23 janvier 1844.

Monsieur le Rédacteur,

Il est peut-être utile d'insérer dans votre excellent journal quelques réflexions que m'ont inspirées les graves matières qui préoccupent maintenant tous les esprits; elles sont claires et fort simples. Je laisse d'ailleurs à d'autres le soin de les approfondir, en désirant dans l'intérêt de tous, que la vérité soit connue.

On a déjà beaucoup parlé de la liberté de l'enseignement dans l'honorabla assemblée chargée de ces discussions; chaque orateur a abordé dans son sens, tous sont animés des meilleures intentions, on n'en doute pas; on voudrait en finir; mais comment s'y prend-on? Envisage-t-on la question sous son vrai point de vue? Tous ceux qui parlent de religion la comprennent-ils bien? C'est ce qui n'est pas démontré. Je crains que tout de belles paroles servent peu, n'aboutissent à rien. Que n'aborde-t-on franchement et simplement la question? Car il ne s'agit point ici ni d'autorités, ni de maîtres de morale, ni même de maîtres d'études mieux rétribués pour ajouter à leur considération. Ce ne sont pas là même des palliatifs. Que si l'on revient à traiter des vues ambitieuses du clergé, de son esprit d'opposition, de son envie de ramener le régime ancien, ce sera du temps perdu, puisque rien de tout cela n'est vrai, et que le clergé ne s'occupe que des soins de son ministère, qu'il ne demande qu'à vivre en paix sans se mêler d'autres affaires.

Disons-le donc, c'est le rationalisme insensé qui est cause de tout le mal, c'est ce nouveau venu qui veut à tout reste s'implanter à la place du catholicisme et prétend renverser cette œuvre divine, cette œuvre avouée du ciel, qui, outre l'excellence et la grandeur de son origine, a pour elle une étendue et une durée à quoi nulle autre ne peut prétendre dans l'histoire de tous les siècles. Ce sont les deux principes qui sont en présence; or, lequel des deux doit l'emporter? La chose n'est pas douteuse, à moins que l'homme ne veuille cesser d'être et faire retomber dans les ténèbres ce monde où tant de lumières l'environne et où il tient le premier rang. L'homme peut combattre contre Dieu, nous ne le voyons que trop tous les jours; mais combattre avec avantage, c'est ce qui n'arrivera jamais; et s'il a le malheur de l'essayer, il lui en coûtera bien cher, comme nous l'avons expérimenté, surtout depuis que nous sommes en révolution.

Ce conflit entre Dieu et l'homme est donc le grand désordre dont nous nous plaignons, celui qui trouble le présent et ne prépare pour l'avenir que des malheurs. — Et l'on s'étonne qu'au milieu de tous ces débats que les Evêques